

“Belgium, Best Country” : La Belgique, “meilleure terre d’asile” ! Vraiment ! ?

Scènes Edgar Szoc donne voix aux hébergeurs de migrants. Au Poche.

Critique Stéphanie Bocart

Ni alcool ni gestes ambigus. Voilà les deux codés principaux lorsqu’on accueille chez soi un ou des migrant(s). Après, “*héberger, c’est très simple*”, confie cette dame qui a offert son toit à neuf migrants. En revanche, face à “*des inconnus*”, qui, très souvent, ont rejoint l’Europe au péril de leur vie, parlent une autre langue, ont une autre culture... “*c’est tout un art de briser la glace*”, reconnaît une autre hébergeuse. “*Moi, se rappelle un jeune homme qui convoyait des migrants d’un hébergement à l’autre, les premières fois, je voulais qu’ils me racontent. Parce que je voulais des trucs à raconter [...] Il fallait me payer en frissons: Libya, torture... Italy, very bad, war.*”

En 2019, au plus fort de la crise migratoire, face à la politique d’asile défaillante de notre gouvernement, environ 8 000 familles belges ont logé au moins une fois un migrant. Comble de l’ironie: alors qu’aujourd’hui, les autorités encouragent la population belge à accueillir des réfugiés ukrainiens, il y a trois ans, ces 8 000 familles étaient passibles de poursuites judi-



“Belgium, Best Country”, un spectacle d’Edgar Szoc, mis en scène par Julie Annen.

D’anecdotes en confessions, *Belgium, Best Country* met en lumière une réalité qui a dû rester cachée.

ciaires, au motif qu’elles étaient soupçonnées de participer à un trafic d’êtres humains...

Bureaux austères et canapé

Chroniqueur à la RTBF et administrateur de la Ligue des droits humains et de la Plateforme de soutien aux réfugiés, Edgar Szoc a lui-même hébergé des migrants. De cette expérience inédite de solidarité, il en a tiré un spectacle, *Belgium, Best Country*. “*J’avais envie de laisser une trace, de rappeler ce qui a été possible, pour que ça le redienne*”, explique-t-il. Entre documentaire et fiction, son texte relaie ainsi la voix de celles et ceux qui, un jour, ont ouvert les portes de leur

foyer à des citoyens du monde (Soudan, Irak, Afghanistan...) pour les aider dans leur quête fragile, périlleuse d’une vie meilleure. Touchants et éclairants, ces témoignages sont interprétés par cinq artistes talentueux: Marie Cavalier-Bazan, Ninon Perez, Nathalie Mellinger, Baptiste Sornin et Arnaud Botman.

Tour à tour, ils se glissent dans la peau de divers hébergeurs et hébergeuses, qui piochent dans leurs souvenirs et racontent. D’anecdotes poignantes et drôles en confessions (sur les doutes, échecs, frustrations, joies... qui ont traversé ces bénévoles), *Belgium, Best Country* met en lumière une réalité qui a dû rester cachée pour protéger des milliers de réfugiés des rafles, des arrestations arbitraires, des expulsions, etc. La mise en scène, soignée et épurée, de Julie Annen (elle aussi hébergeuse) joue d’ailleurs habilement sur les clairs-obscur, en résonance parfaite avec la plume de Szoc qui égrène les antithèses. Tout comme la scénographie d’Olivier Wiame: des austères bureaux (qui rappellent ceux des administrations telles que l’Office des étrangers ou les commissariats de police) au canapé confortable d’un intérieur cosy, les hébergeurs se mettent ainsi à table et à nu.

→ Bruxelles, Poche, jusqu’au 26 novembre. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poche.be

Duo Martinova-Pizzuti, les sommets et les gouffres

Musique En concert-récital à Flagey, les deux artistes explorent l’indicible.

Ô Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!” Il reviendra à Baudelaire de livrer, in fine, la clef du concert-récital hors normes donné mardi soir par la pianiste bulgare Maria Martinova et le comédien Pietro Pizzuti. Cela se passait au studio 1 de Flagey, sold out pour la circonstance. Car, aux côtés du magicien Pizzuti, incomparable sculpteur des mots et des passions, la présence de Maria Martinova promettait des étincelles.

La pianiste est ce qu’on peut appeler une “nature”. Artiste précoce, héritière de la grande école russe à travers ses professeurs bulgares,

passée par la Juilliard School de New York et la Royal Academy of Music de Londres, titulaire de multiples prix internationaux, familière de tous les répertoires, classique, tzigane ou tango, elle est, en plus, grande et belle, apparue, l’autre soir, chevelure flamboyante et tout de noir vêtue (bottes et pantalon de cuir) et, chic suprême, gantée de fines mitaines...

Sur le thème “Nuit et Jour”, en référence avec le CD éponyme qui sort à la fin du mois, les artistes présentaient une mise en résonance de poèmes choisis et d’œuvres pour piano signées Debussy et Ravel. Verlaine et Baudelaire

annoncèrent quelques *Préludes* et *Images* de Debussy, Aloys Bertrand explicita les trois volets du *Gaspard de la nuit* composés par Ravel sous son inspiration, Baudelaire revint ensuite, de plus en plus sombre, suivi de quelques nouvelles pièces de Debussy et de la *Valse* de Ravel, revue par Martinova.

Inutile de résister au jeu de Martinova, c’est à prendre ou à laisser, nous avons choisi de prendre. En réponse à la voix rocailleuse et tendre de Pizzuti, la pianiste propulsa la musique de Debussy – si souvent vidée de sa sève – au cœur d’une sensualité ardente et colorée. Grâce à des tempos modérés, les sonorités

pouvaient se déployer dans toutes les nuances du clavier, tandis que les accents d’un contrepoint maison s’employaient à structurer le discours. Mais ce qui convainc dans Debussy peut échouer dans Ravel, en particulier dans la virtuosité fluide, bondissante et toujours d’essence poétique, de *Gaspard de la Nuit*. Mais c’est toujours du Martinova bien assumé. Jusqu’à la Valse finale, introduite par Baudelaire. Et là, c’en est trop: trop de puissance, trop de glissandos tapageurs, de coups de canon, de violence aveugle (c’est la guerre, mais quand même).

Un bijou de bis nous console: la *Plus que lente* de Debussy et *Sous le pont Mirabeau* d’Apollinaire, voix parlée et musique intimement mêlées, “Le temps passe/je demeure”, extase.

Martine D. Mergéay